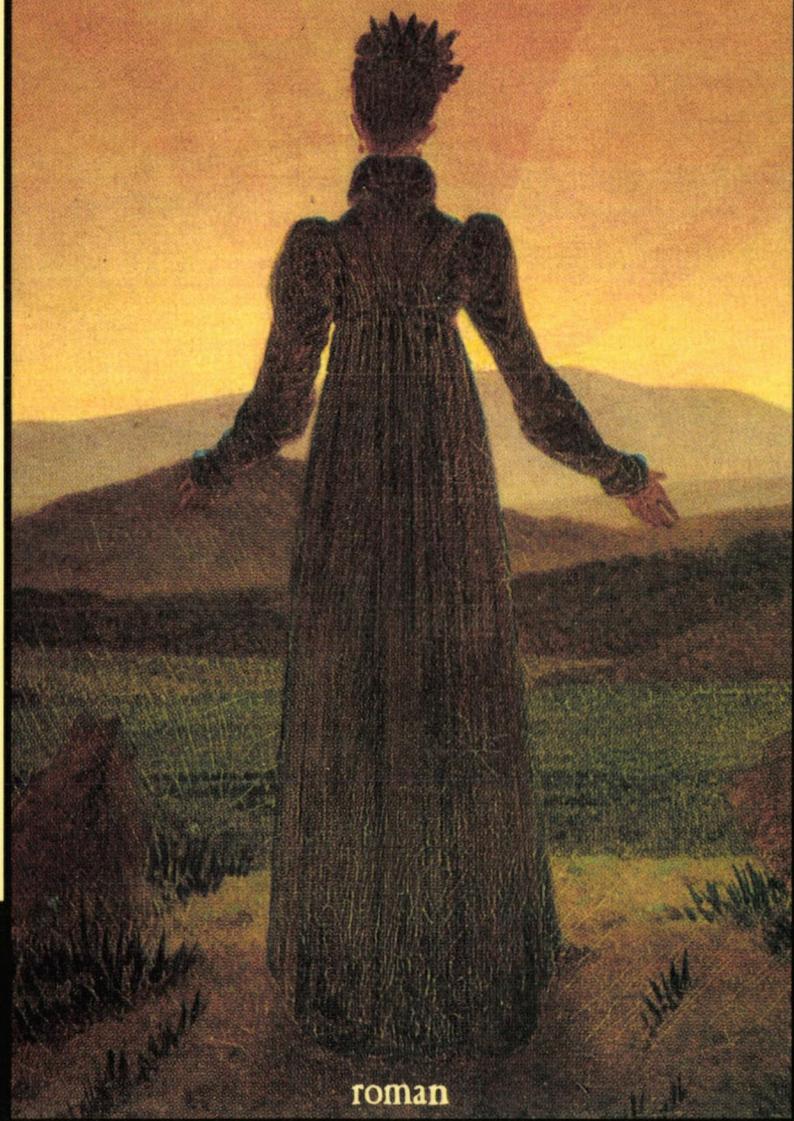


Béatrice de Boisanger

LA COMTESSE  
DE LA NUIT



Denoël

roman

Extrait de la publication



# LA COMTESSE DE LA NUIT

DU MÊME AUTEUR

*Mémoire des Isles*, Olivier Orban, 1986.

*Un jour vous m'oublierez*, roman, Olivier Orban, 1989.

*La Rose de Richmond*, roman, Denoël, 1994.

**Béatrice de Boisanger**  
**LA COMTESSE**  
**DE LA NUIT**

**Denoël**

**roman**

Ouvrage publié sous la direction  
de Gilles Brochard

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© Éditions Denoël, 1996  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2-207-24481-4  
B 24481-3

**Le siècle des lumières, qui a enlevé à la nature et aux institutions humaines leur caractère divin, a ignoré le dieu de la Terreur qui demeure dans l'âme.**

*(Carl G. Jung)*

*Macbeth*

**Ah ! Docteur, comment va votre patiente ?**

*Le Médecin*

**Monseigneur, elle est moins atteinte  
Que troublée d'une foule de hantises  
Qui la privent de tout repos.**

*(Shakespeare)*



## PREMIER JOUR



*Qu'il vous suffise de savoir que je n'existe plus.*

*Le passé n'est jamais aboli et les terreurs évanouies, les événements affreux que j'ai vécus ont fait de moi cette femme en trompe l'œil, hantée par le souvenir de ses épreuves, âme errante ne songeant qu'à fuir ses démons et incapable de leur échapper.*

*Aucune âme, aucun esprit n'aurait résisté aux souffrances intolérables qui ont été les miennes et mes larmes, toutes ces larmes que j'ai versées et que je verse encore, ne m'ont apporté aucun soulagement.*

*Le présent n'a pas autant de réalité qu'on le croit et, depuis des années, je ne distingue plus les cauchemars du jour de ceux de la nuit. Tous revêtent les mêmes formes subtiles, raffinées, torturantes. C'est ainsi que j'ai cessé d'exister.*

*Je me suis repliée sur mes ténèbres. Là seulement je me sens en sécurité, hors d'atteinte, oubliée des assassins. Je ne bouge plus. C'est pour toujours que j'ai tiré un voile sombre entre le reste du monde et moi.*

LETTRE À SON EXCELLENCE MONSIEUR LE CONSEILLER DE JUSTICE VON ECKSTEIN, Directeur de la police à Hildburghausen

Eishausen, 10 avril 1845

Très honoré monsieur le Conseiller de justice,

A peine en avais-je reçu l'ordre que je me suis mis en route pour le village d'Eishausen où je suis arrivé hier, au début de l'après-midi, accompagné du greffier Gottfried Pirckmeyer dont le concours me sera nécessaire pour recueillir les dépositions des témoins et saisir les documents que je pourrais juger utiles à la bonne marche de mon enquête. Discipline, obéissance et célérité ont, Votre Excellence ne l'ignore pas, constamment guidé ma conduite depuis le jour, hélas lointain, où j'entrai dans la police du duché.

Au premier abord, Eishausen respire le calme, l'innocence, la tranquillité. Je n'ai croisé dans les rues que de petits anges aux tresses blondes et aux yeux bleus, des écoliers en culottes vert purée de pois s'en retournant chez eux, sac au dos, des paysannes aux mollets et aux bras rouges. Bien qu'Eishausen

ne soit qu'à deux lieues d'Hildburghausen, le passage d'une charrette y est un événement. Le temps y tombe goutte à goutte. Une immense toile d'araignée semble avoir enveloppé le village et l'on croirait y entendre ronfler l'Allemagne sous la douce protection de ses trente-six monarques. Aussi mon arrivée et celle du greffier Pirckmeyer ne sont-elles point demeurées inaperçues et j'ai observé une agitation désordonnée des rideaux de dentelle au crochet qui ornent les fenêtres de la place principale.

Il est difficile d'imaginer que de noirs secrets aient pu chercher refuge dans ce paisible décor. Cependant, je ne me laisse pas abuser par cette façade d'innocence, ayant passé la plus grande partie de ma vie à démasquer des gens qui n'étaient pas ce dont ils avaient l'air et qui ne cherchaient qu'à me tromper en me présentant, tels la lune ou les bossus, leur meilleur profil. Le policier, le véritable policier, Monsieur le Conseiller, est un artiste. Comme l'artiste, il pénètre au-delà des apparences. Il a le talent, le triste talent de découvrir le fond de l'âme et d'en traduire sur le papier d'un rapport les couleurs éclatantes ou sinistres. En vérité, Eishausen me rappelle la femme du Rittmeister von Purgstall, dont le visage lisse et pur dissimulait des abîmes de noirceur, et dont la main rose et potelée saupoudrait d'arsenic, jour après jour, les harengs et les tartines beurrées de l'infortuné Rittmeister. Si jamais les soupçons de Votre Excellence venaient à être fondés, le crime n'en serait que plus horrible pour avoir eu comme cadre cet honnête village allemand avec son auberge, sa mare aux oies et ses petites filles aux tresses blondes qui passent sous ma fenêtre en chantant :

*Marienwürmchen, setze dich  
Auf meine Hand, auf meine Hand\*.*

Monsieur le comte de Vavel de Versay (ou du moins celui qu'il me faut appeler de la sorte puisque nul ne l'a connu ici sous un autre nom) sera inhumé demain par les bons soins du pasteur Pfitz, successeur du pasteur Kühner qui a pris sa retraite depuis plus d'un an. Kühner n'a pas quitté Eishausen. Il y réside toujours, dans une petite maison à la sortie du village sur la route de Cobourg, demeure bien modeste pour un homme qui a été le précepteur de Son Altesse la princesse Thérèse d'Hildburghausen. On le dit fort affaibli et ne se déplaçant plus que dans un fauteuil roulant poussé par Frau Kühner. Mais on dit aussi qu'il a conservé toute sa tête et j'aurai bien davantage besoin de ses souvenirs que de ses jambes. Il passe pour avoir été fort lié avec le défunt.

Le comte est mort entouré de ses domestiques et soigné par le médecin Hohenbaum. Il est dans mes intentions d'aller voir ce dernier sans tarder, quoiqu'il n'y ait rien de suspect dans la mort du comte. Quel qu'ait été le mobile de son étrange retraite dans ce lieu, l'âge et la maladie semblent avoir été seuls responsables de sa fin. A soixante-quatorze ans, il est permis de quitter cette terre sans susciter l'étonnement et le comte souffrait depuis longtemps d'emphysème.

J'assisterai bien entendu à l'inhumation, en ouvrant le plus grand possible mes yeux et mes oreilles. Rien n'est plus instructif parfois qu'une subite altération des traits, un mot échappé par mégarde et saisi au vol, un geste convulsif aus-

---

\* Pose, pose bête à Bon Dieu,  
Pose-toi sur ma main.

sitôt réprimé. Ce fut ainsi, Votre Excellence s'en souvient peut-être, que je mis la main au collet du voleur des diamants de madame la baronne Birch-Pfeiffer.

Je vous écris d'une chambre de *L'Auberge de l'Oie et du Chevalier*, située en face de l'église, sur la place principale d'Eishausen (à vrai dire, la seule de cette infime bourgade). Le chevalier figure en buste dans une niche au-dessus de la porte d'entrée. Quant à l'oie, elle parade dans les rues avec ses congénères en attendant d'être servie rôtie ou entrelardée et accompagnée de petits navets, tandis que ses plumes et son duvet iront garnir les dodus édredons de l'auberge. On m'a servi au souper une *schippelsuppe* délectable, où force rondelles de saucisse nageaient dans une abondance de bouillon, et de la langue de bœuf dans une sauce aux raisins un soupçon trop proluxe, le tout arrosé d'excellente bière de Cobourg. J'espère que Votre Excellence aura la bonté de pardonner ces détails prosaïques qui me viennent au bout de la plume, mais un policier mal nourri ne saurait être un policier zélé. Comme le disent les Saintes Écritures : *Et si non fuerint saturati, murmurabunt* (ce qui signifie à peu près que si on ne leur donne pas suffisamment à manger, les représentants de la loi sont de mauvaise humeur).

La maîtresse des lieux, appétissante personne avec des bras comme des jambonneaux et des doigts semblables à des saucisses de Francfort, a accepté de mettre une pièce à ma disposition pour les interrogatoires. Je commencerai par les domestiques, après avoir fait l'inventaire des papiers du défunt comte en compagnie du bailli d'Eishausen et du commissaire-priseur que j'attends demain.

Il paraît qu'ici on appelait le comte *Pfaffel* (calotin), mais

il ne s'agit sans doute que d'une plaisanterie de paysans sur son nom.

Comme j'interrogeais à son sujet le bailli d'Eishausen (un petit format qui joue les mouches du coche), il m'a répondu : « On l'aimait, on le jalousait, on le craignait. » Étrange réponse. On peut aimer et craindre quelqu'un. On peut le craindre et le jalouser. Mais comment, je vous le demande, pourrait-on l'aimer tout en le jalousant ?

Dans ma chambre figure au-dessus du lit, sur le mur blanchi à la chaux, une bande de toile blanche portant ces mots brodés en rouge : « Va ton chemin, suis la voie droite. » Un précepte que j'ai toujours fait mien. Je peux assurer Votre Excellence que je n'en observerai pas d'autre dans une enquête dont tout me laisse prévoir qu'elle sera fort délicate. Je ne possède pas le moindre fil sur lequel tirer. C'est dire l'importance que j'attache à l'interrogatoire de tous ceux qui ont approché le comte et la femme inconnue, toujours voilée de noir, qui vivait avec lui.

Dix heures du soir viennent de sonner à l'horloge de l'église et ma chandelle est près de s'éteindre. Il ne me reste qu'à assurer Votre Excellence que je suis et resterai toujours son très humble et très obéissant serviteur. *Hans Walther, commissaire de la police criminelle à Hildburghausen.*

## DEUXIÈME JOUR



11 avril (jour du chou rouge)

Un trou.

Le commencement et la fin de toutes choses.

On entre dans la vie par un trou. On en sort jeté dans un autre. Entre les deux, il ne s'est généralement rien passé qui vaille la peine d'être mentionné. Ainsi méditait le commissaire de police Hans Walther, debout près d'un ange de pierre au nez cassé. L'ange, les yeux baissés, les mains jointes, l'air papelard, avait une écoeurante attitude de soumission.

C'était un jour de grand vent et dans le ciel des nuages boursoufflés, d'apparence malsaine, se poursuivaient sans trêve. Hans Walther sentait une bise aigre caresser ses pattes de lapin blondes et frisées, et s'égarer dans la modeste quantité de cheveux que le temps lui avait laissés. Une humidité pénétrante montait du sol. Pour y échapper, il remua les orteils à l'intérieur de ses bottines souillées d'une boue jaunâtre.

*Seigneur, donnez-lui le repos éternel.*

De sa manche, il pêcha discrètement la goutte qui lui perlait au nez.

*Et que la lumière brille pour lui sans fin.*

La quarantaine rouquine, chétif avec une grosse tête et des oreilles pointues de renard, le licencié de théologie Pfitz officiait d'une voix éclatante et théâtrale pour une assistance clairsemée. De son poste d'observation près de l'ange pape-lard, le commissaire ne voyait qu'un petit groupe de villageoises en jupes et châles d'un noir roussâtre, recroquevillées sous leurs parapluies comme autant de corneilles maussades.

*O Dieu, du haut du ciel regarde en ce lieu.*

Chaque fois que le nom du Seigneur expirait dans les mâchoires osseuses du pasteur, il était saisi d'agacement. A quoi bon prier pour les morts ? Leur sort dans l'éternité est déjà décidé. Ils sont ou dans la sainte gloire du Seigneur, ou dans la fournaise de l'Enfer. Dans le premier cas, ils n'ont pas besoin de prières. Dans le second, elles ne leur serviront à rien.

La mort n'exerçait aucune emprise sur le commissaire. Il avait vécu trop de choses étranges ou hideuses, il avait vu trop de cadavres. Des jeunes, des vieux, des noyés, des pendus, et d'autres qui gisaient tranquillement, les yeux ouverts sur le mystère de leur trépas, en tirant une horrible langue violacée. Pour l'instant, il ne parvenait pas à s'intéresser au comte, allongé dans sa boîte en chêne aux poignées d'argent. M. de Vavel de Versay n'était encore pour lui qu'une simple fiction grisâtre qui aurait aussi bien pu avoir été inventée par Pfitz et le directeur de la police pour le plaisir de lui gâcher sa journée.

Il tenta fugitivement d'imaginer l'âme du défunt, délivrée du poids de la chair et errant dans l'au-delà. S'il avait été coupable de quelque forfait comme on semblait le redouter à Hildburghausen, M. de Vavel de Versay était sans doute



*Il murmurait comme pour lui-même «la Dunkelgräfin», la comtesse de la Nuit, et dans les sonorités de ce nom étrange, dans l'obscurité grandissante, dans le souffle des rafales qui agitaient les pans de sa redingote mouillée, il pressentait une histoire qu'il devinait pleine de menaces et de douleur.*



© Photo Adrien de Boisanger

Jamais le commissaire Hans Walther, de la police criminelle du duché d'Hildburghausen, n'a été chargé d'une pareille mission. Enquêter sur deux cadavres, dont un que personne n'a vu; sur une ombre qui n'en finit pas de lui glisser entre les doigts, l'ombre d'une femme toujours voilée de noir, dont nul n'a jamais vu les traits ni entendu la voix. Et qui était l'homme singulier qui vécut avec elle dans ce château perdu de la Saxe? Pourquoi le directeur de la Police semble-t-il vouloir freiner son subordonné après l'avoir mis sur la piste? Au terme de son enquête, le commissaire aboutira à une conclusion stupéfiante. Ni roman historique, ni roman policier au sens habituel du terme, *La Comtesse de la Nuit* est avant tout une énigme à résoudre, inspirée par un fait divers authentique. Une enquête passionnante sur la face nocturne des êtres humains, un récit à la fois cocasse et tragique où le Dr Freud n'est jamais loin d'Offenbach.

Béatrice de Boisanger est l'auteur d'une saga sur l'île Maurice, *Mémoires des îles* (Orban), d'un roman sur l'Empire, *Un jour vous m'oublierez* (Orban), et d'un roman sur l'une des figures les plus mystérieuses de l'histoire de l'Angleterre, Maria Fitzherbert, *La Rose de Richmond* (Denoël).

Illustration de couverture :  
*Femme au coucher de soleil* (1818),  
Caspar David Friedrich.  
Musée Folkwang, Essen (Allemagne).



B 24481.3  5.96  
ISBN 2.207.24481.4  
110 FF TTC